

TEMPUS ET TEMPESTAS

Programme

Judi 30 janvier / 9h30 - 11h00

09h30 M. Dominique CHARPIN, correspondant de l'AIBL, professeur Collège de France, et M. Nele ZIEGLER, directeur de recherche au CNRS : **Les rois paléo-babyloniens, maîtres du temps ?**

On se propose d'analyser le rôle joué par les souverains babyloniens de la première moitié du deuxième millénaire av. J.-C. dans le comput du temps. C'étaient eux qui choisissaient le nom donné à chaque année et qui décidaient de l'intercalation d'un mois pour faire coïncider année officielle (solaire) et calendrier lunaire. On exposera ensuite quelques cas exceptionnels, liés à des conquêtes. On verra enfin comment l'autorité des rois en la matière n'était pas absolue : un comput privé du temps est attesté, les hémérologies limitaient la liberté des souverains, les engagements qu'ils prenaient (en particulier en matière d'alliances) n'engageaient pas leurs successeurs.

10h00 M. Victor GYSEMBERGH, doctorant à l'Université de Reims : **Le Temps chez Eudoxe de Cnide, entre Grèce, Perse et Mésopotamie**

On étudiera comment le savant d'expression grecque Eudoxe de Cnide combina des conceptions du temps issues de trois cultures différentes : grecque, bien sûr, mais aussi perse et mésopotamienne. Un témoignage mis au jour récemment permet de mieux situer Eudoxe dans la tradition des calendriers grecs luni-solaires, comme successeur de Méton d'Athènes. Tout en continuant cette tradition, il la renouela en accolant à son cycle de 19 ans des cycles bien plus longs, explicitement inspirés du zoroastrisme. Il paraît également être l'auteur

Séance sous la présidence de M. François DELPECH, directeur de recherche émérite au CNRS

d'un cycle original, appelé « grande armée » par les sources grecques, qui semble employer des observations astronomiques d'origine proche-orientale, pour créer une unité de temps fondée sur les conjonctions planétaires. En outre, un recueil de présages brontoscopiques transmis sous le nom d'Eudoxe présente des correspondances remarquables avec le texte mésopotamien En'ma Anu Enlil. L'étude de ces phénomènes d'interaction culturelle fait apparaître Eudoxe comme un passeur de savoirs entre la Grèce d'époque classique et le Proche-Orient ancien.

10h30 M. Jean-Marie DURAND, membre de l'AIBL, professeur au Collège de France : **Le Démon des tempêtes en Mésopotamie**

Contrairement à une attente a priori, fondée sur l'expérience directe de la vie au Proche-Orient aujourd'hui, on ne trouve que peu d'allusions à des phénomènes atmosphériques dans les textes cunéiformes courants (lettres, documents administratifs) ; ils sont plutôt le fait d'une expression littéraire de genres divers. Leur mention manifeste le plus souvent l'intervention du sacré dans le monde humain et ne sacrifie que fort peu à la narration pittoresque. Cependant, un genre littéraire particulier dans la littérature mésopotamienne a gardé une description précise et concrète du phénomène de l'orage et du « mauvais temps » et permet d'estimer que les choses n'ont pas dû beaucoup changer entre les siècles passés et maintenant.

11h00 Pause



ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS
ET BELLES-LETTRES



Société asiatique

INALCO
Institut national
des langues
et civilisations orientales

Jeudi 30 janvier / 11h15-12h45

Séance sous la présidence de M. Jacques LEGRAND, ancien président de l'INALCO, professeur à l'INALCO-IISNC

11h15 M^{me} Véronique ALEXANDRE JOURNEAU, chercheur associé au réseau Asie-Imasie, CNRS/FMSH : **La cinquième saison**

Dans la Chine de l'antiquité, la pensée est cosmologique et son objet est l'harmonie entre le céleste et le terrestre. De fait, le calendrier organise les activités terrestres dans une dynamique temporelle liée au mouvement des astres. L'invention du calendrier astrologique est avérée sous le duc de Zhou (mille ans avant notre ère) et fondé sur la combinaison des dix troncs célestes (les cinq états de mutation dans leurs deux aspects *yin* et *yáng*) et des douze branches (ou rameaux) terrestres (les positions astrales) en un cycle de soixante. C'est vrai également pour la musique dont il est dit qu'elle procède du ciel, mise en couple avec les rites dont il est dit qu'ils régulent la terre. Le référentiel commun au déroulement temporel et à la métabole musicale est présenté de façon sobre dans le Chapitre du calendrier (« *Yueling* ») du Livre des rites (*Liji*), développée dans les textes narratifs des III^e et II^e siècles avant notre ère, les Printemps et Automnes de Lü Buwei (*Lüshi chunqiu*) et le Livre du prince Liu An de Huainan (*Huainanzi*). Ces deux derniers textes mentionnent une 5^e saison qui est l'objet de cette communication. Sa raison d'être est de concordance cosmogonique – cinq agents, cinq sens, cinq couleurs, cinq sons mais elle est problématique dans un espace-temps au rythme des quatre saisons, quatre mers, quatre côtes, quatre caractères en poésie, quatre premiers traits fondamentaux en calligraphie et du tétracorde en musique. Sa présence ou son absence est explicable par le rôle donné à la notion de centre mais peut aussi se comprendre du point de vue des lois par moments-positions et de l'histoire par fragmentation de la musique.

11h45 M^{me} Zhitang DROCOURT, Professeur à l'INALCO/CRLAO et M^{me} LIAO Min, maître de langue à l'INALCO/PLIDAM : **Le temps coule comme un long fleuve – la spatialisation du temps en chinois ancien et moderne**

La « spatialisation » du temps est un phénomène très répandu dans de différentes langues, où le temps, notion abstraite et insaisissable, est conçu et représenté comme une sorte d'espace. En effet, lorsqu'un domaine est trop abstrait pour être directement saisi, la langue a besoin de l'appréhender à la lumière d'un autre domaine plus clairement organisé, qu'elle projette sur lui. Ainsi, les mêmes mots ou expressions sont souvent utilisés en commun dans les domaines temporel et spatial.

Selon l'approche « localiste », les expressions spatiales sont sémantiquement et grammaticalement fondamentales, alors que les expressions non-spatiales sont dérivées de celles qui servent à décrire l'espace et les relations des objets dans l'espace. R. Jackendoff en est même arrivé à la conclusion que les fonctions principales d'événement et d'état sont des sous-ensembles des fonctions utilisées pour analyser la localisation et le mouvement spatial. Par ailleurs, il voit les structures thématiques comme un élément inné et indispensable de la pensée. D'un point de vue cognitiviste, Lakoff et Johnson considèrent, quant à eux, la relation sémantique entre temps et espace comme un cas de métaphore.

Pour exprimer la temporalité, le chinois moderne utilise, en fonction de leurs traits sémantiques respectifs, les trois axes spatiaux – frontal (*qian-hou*, « devant-derrrière »), vertical (*shang-xia*, « haut-bas ») et latéral (*zuo-you*, « gauche-droite ») – ainsi que *zhong*, « le milieu ». Néanmoins, si, comme dans la plupart des langues, *qian*, « devant » est utilisé pour parler de l'avenir, pourquoi le même mot figure-t-il également dans les expressions « ancêtres » et « avant-hier » renvoyant au passé ? Pourquoi la même notion de l'avenir est-elle aussi exprimée par le mot *xia* « bas » ? Certes, ces questions ont été maintes fois abordées dans des études

cognitivistes, mais nous pourrions les examiner d'un point de vue différent dans une analyse en sémantique lexicale tant synchroniquement que diachroniquement.

La première partie de notre étude portera donc sur les expressions modernes impliquant ces mots, qu'on appelle « locatifs » en grammaire chinoise. Nous chercherons à dégager des cohérences à travers ces contradictions apparentes.

La deuxième partie sera, en revanche, d'une approche culturelle et philosophique, fondée sur un corpus de textes anciens et d'expressions phraséologiques. La culture de la Chine ancienne étant très marquée par le soulignement des relations harmonieuses entre le ciel et la terre, la nature et l'humain, le temps et l'espace, nous tenterons à présenter les structures linguistiques comme le reflet des structures conceptuelles en les voyant non seulement comme des résultats dont la langue a intégrés et lexicalisés de la réalité du monde, mais aussi comme des sortes d'espaces mentaux évoquant des images subjectives chargées de valeurs propres. Notre objectif sera d'éclairer le contexte culturel de ces mots spa-

tio-temporels et la vision de temps interprétée par cette spatialisation chez les Chinois

12h15 M^{me} YI ZHAI, doctorante à l'Université d'Aix-Marseille I : **Motifs des saisons**

L'empereur du peuple nomade des Khitan, qui gouverna un grand empire (Khitan-Liao, 907-1125) centré sur le sud-est de la steppe mongole, se déplaçait avec sa cour dans des lieux de campement réguliers appelés *nabo* (*natbat* en mongol). La chasse, activité importante aux *nabo* de printemps et d'automne, est représentée dans les arts à travers les motifs de la chasse au cygne et de la chasse au cerf. Par la suite, les Jurchen, même s'ils ne nomadisaient pas, héritèrent de cette tradition. L'expression « l'eau au printemps, la montagne en automne » est illustrée à l'époque dans les arts, surtout sur les textiles. À partir de l'invasion mongole, ce type de motifs de tissus circula en Extrême-Orient et se retrouva d'une certaine façon dans le monde islamique. La présente communication tente déterminer la forme et les causes de l'évolution de ces motifs au cours de toutes ces transmissions.

Jeudi 30 janvier / 14h30-16h30

Séance sous la présidence de M. Jean-Louis BACQUÉ-GRAMMONT, directeur de recherche émérite au CNRS

14h30 M. Gilles DELOUCHE, ancien président de l'INALCO, professeur à l'INALCO/CERLOR : **Espaces et temps utopiques dans le Samutthrakhot Kham Chan**

Jusqu'au XIX^e siècle, les œuvres littéraires siamoises, toujours écrites en vers, peuvent, pour ce qui est de leurs sources d'inspiration, être classées en deux grandes catégories : ce sont, d'abord les œuvres lyriques, où le poète exprime des sentiments d'amour ou de tristesse, et qui, à l'exception de certains genres propres à la poésie de ce peuple, sont en fait comparables au fonds commun de la littérature mondiale ; ce sont, ensuite, les œuvres dramatiques qui, à de rares exceptions près, sont inspirés par le *jātaka*, ces récits des vies antérieures du Bouddha, dont certains font effectivement partie du canon bouddhiste rassemblés dans le *Tipitaka* (La Triple Corbeille), mais dont la plu-

part sont, en Asie du Sud-est, des textes apocryphes, adaptations bouddhisées de légendes autochtones. Ces textes, essentiellement composés en pâli par des moines du royaume du Lan Na Thay, qui est aujourd'hui la partie septentrionale de la Thaïlande, ont bien entendu, à l'origine, une vocation religieuse ; cependant, leurs intrigues, qui rapportent systématiquement une histoire d'amour, dans laquelle le héros et l'héroïne sont séparés par des événements qu'ils ne peuvent maîtriser, présentent suffisamment d'éléments romanesques pour avoir souvent été utilisées de manière profane dans des œuvres destinées à des représentations dramatiques, soit théâtrales, soit pour le théâtre d'ombres.

C'est justement pour le théâtre d'ombres royal, le *Nang Yay*, que fut entreprise, dans le dernier tiers du XVII^e siècle, sous le règne du roi Naray

(1656-1688), la composition d'une œuvre intitulée *Samutthrakhot Kham Chan* : trouvant son thème dans un *jātaka* apocryphe, le *Samudraghosajātaka*, elle fut commandée par le roi lui-même à un des poètes de la Cour.

15h00 M. Theeraphong-James INTHANO, professeur à l'INALCO/CERLOM : **Sur la fin des temps dans trois textes siamois anciens**

L'imprégnation de la culture siamoise par le bouddhisme *theravāda* n'a laissé aucune trace d'une vision particulière du temps dans le Siam ancien. Seuls trois textes des XIV^e et XV^e siècles en font état : *Les Trois Mondes*, attribué au roi Maha Thammaracha Ier (XIV^e siècle), *Le Poème de l'imprécation par l'eau*, utilisé autrefois pour la prestation de serment de fidélité au monarque et le *Supinajātaka, jātaka* apocryphe inspiré d'un conte populaire du nord adapté en pâli dans la seconde moitié du XV^e siècle.

Les deux premiers sont dans la ligne des cosmologies indiennes dont elles sont directement ou indirectement inspirées et nous décrivent une fin du monde marquée par un incendie puis un déluge cosmiques, suivies d'un monde nouveau : les divinités réfugiées dans les derniers étages du mont Méru sont attirées par l'odeur de la terre et, déchues, deviennent des hommes. Après avoir vécu un âge d'or, cette humanité nouvelle veut s'organiser en une société policée et se choisit un roi. La destruction du monde par la tempête cosmique est alors refondatrice des temps.

Le troisième texte est plus intéressant car, racontant l'interprétation par le Bouddha d'un rêve dans lequel on voit un arbuste portant fleurs et fruits, il donne une vision d'une apocalypse sociale à venir, marquée par la perte des repères naturels et moraux ainsi que par la destruction de l'homme ; le paradoxe est que cette destruction semble n'être pas le fait de règles naturelles et ne pas devoir être suivie d'une refondation : elle marquerait donc la fin irréversible des temps.

15h30 M. François-Gilbert LACHAUD, directeur d'études à l'EFEO : **Les mondes de l'impermanence et le temps inconstant des hommes : réflexions sur le panthéon**

bouddhique en peinture de Kanō Kazunobu (1816-1863)

Le bouddhisme japonais ne devient tel qu'à l'époque Edo (1603-1867) au cours de laquelle il connaît une véritable renaissance/réforme tant érudite partie du Zen – à l'exemple des travaux d'un Muchaku Dōchū (1653-1744) – qu'artistique – avec l'œuvre d'un artiste tel qu'Itō Jakuchū (1716-1800). La cosmologie bouddhique, dans sa relation avec la société japonaise (ce que Bernard Frank appelait le « panthéon bouddhique et la société japonaise ») trouve son expression la plus aboutie et la plus visuellement *fascinante* dans les *Peintures des Cinq Cents Grands Disciples du Bouddha* (j. *Gohyaku rakan zu*) de Kanō Kazunobu (1816-1863) ; ensemble unique de cent pièces dans lequel le temps des hommes – tant religieux que laïcs – tout comme la temporalité des Six Voies s'y trouvent représentés avec un génie inégalé par son ampleur et sa puissance visuelle. Issu du Zen pour le motif des Grands Disciples ainsi que des sources scripturaires canoniques – notamment, pour les Six Destinées, des écoles de la Terre Pure – cette somme iconographique (la moins connue et la plus remarquable de tout l'art bouddhique japonais) permet de penser le temps de l'inconstance, de l'impermanence, des désastres de l'humaine destinée, mais aussi celui de l'éthique, de la vie religieuse et de la félicité surnaturelle. L'art bouddhique de l'Archipel parvient, en cette synthèse unique, à une expression quasi encyclopédique de son ancrage dans l'ensemble de la société locale tandis que celle-ci s'ouvre à l'Occident.

16h00 M^{me} Marie PARMENTIER, doctorante à l'INALCO/CEJ : **Le confucéen japonais Nishikawa Joken (1648-1724) et la rationalisation des phénomènes naturels**

L'attitude de Nishikawa Joken, confucéen japonais actif dans le milieu de l'époque d'Edo (1603-1868), se distingue quelque peu du courant « traditionnel » de l'étude des phénomènes (célestes, atmosphériques et naturels) par le néoconfucianisme, alors promu au Japon au rang d'idéologie orthodoxe.

16h30 Pause

Jeudi 30 janvier / 16h45-18h15

Séance sous la présidence de M. Gilles DELOUCHE, ancien président de l'INALCO, professeur à l'INALCO/CERLOM

16h45 M^{me} Vasundhara FILLIOZAT, membre de la Société asiatique : **Le temps dans le folklore et les proverbes du Karnataka**

Le Soleil (*Sūrya*) et l'astre Lune (*Candra*) sont à l'origine du temps, disent plusieurs penseurs indiens. D'après les mythologies indiennes, l'astre Lune est le fils de l'Océan de lait né au moment du barattage opéré par les dieux et les démons pour acquérir du nectar d'immortalité. Cet astre Lune épousa les Constellations. Dans les mythes indiens, celles que nous appelons ainsi sont des filles de *Dakṣabrahma Prajapati*. Elles sont au nombre de vingt-sept et *Candra* les épousa. Les douze mois du calendrier indiens sont nommés d'après douze d'entre elles, auxquelles correspondent les pleines lunes. Cependant, une Constellation apparaît à chaque jour lunaire (*tithi*) ; ainsi trois d'entre elles reviennent deux fois dans un mois divisé en deux quinzaines. Pour établir le calendrier, les prévisions astrologiques et météorologiques, la durée du jour lunaire (déterminé par une Constellation) est encore divisée en quatre quarts qu'on nomme *pāda*.

Selon le calendrier lunaire indien, la nouvelle année commence avec le printemps. Six saisons sont réparties dans une année de douze mois avec un événement météorologique. Par exemple, les pluies du printemps et de *Grīṣma* sont nommées *muṅgāru*, « les premières ». Les pluies tombant pendant les saisons de *Varṣā* et de *Śīśira* ont pour nom *hiṅgāru*, « les dernières ». Les seize premières Constellations sont associées avec la pluie. Chaque quinzaine du mois reçoit une pluie nommée d'après le nom d'une Constellation. Les histoires folkloriques et les proverbes des agriculteurs illustrent richement la météorologie.

17h15 M. Jacques LEGRAND, ancien président de l'INALCO, professeur à l'INALCO/IISNC : **Quand le temps prend son temps et que les cornes des vaches gèlent : eböl-ün jisün jisü, les neuf neuvaines de l'hiver**

Quand le temps prend son temps et que les cornes des vaches gèlent : *eböl-ün jisün jisü*, les neuf neuvaines de l'hiver. Une scansion de l'hiver mongol en neuf séquences de neuf jours et quelques variantes. Chacune est décrite par les phénomènes météorologiques ou par les effets qui sont censés y prendre place.

17h45 M^{me} Anna PONDOPOLLO, chargée de cours à l'INALCO : **Le temps dans les récits des pasteurs Fulbé du Sénégal**

Les récits épiques des pasteurs nomades ou semi-nomades peuls (Fulbé) destinés à être racontés et écoutés, (les *daari*, les légendes) mettent en scènes des personnages réels, principalement des bergers qui défendent leurs troupeaux ou bien qui sont impliqués dans les faits de guerre avec les clans rivaux. Aujourd'hui, ces récits appartiennent à l'héritage écrit de l'Afrique sahélienne. Le lecteur étranger est impressionné par l'importance que leur narration accorde au déroulement du temps : notamment au moment présent. La qualité de la présence dans le présent est une valeur éducative, normative. Elle marque également la différence sociale. Serait-il possible, en s'appuyant sur ces narrations, comprendre comment, encore récemment, le temps a été représenté dans les cultures peules nomades ? Comment le temps est-il articulé dans ces récits, par quels procédés (en dehors des catégories grammaticales) est-il introduit ? Les pulsions identitaires d'aujourd'hui peuvent-elles être interprétées à partir des représentations du temps ancrées dans la culture ?

Vendredi 31 janvier / 9h30-11h00

Séance sous la présidence de

M. Jean-Marie DURAND, membre de l'AIBL, professeur au Collège de France, vice-président de la Société asiatique

09h30 M. Jean-Charles DUCÈNE, directeur d'études à l'EPHE : **La météorologie comme l'effet des étoiles dans les kitàb al-anwà' arabes médiévaux**

La littérature arabe médiévale, de l'Arabie au Maghreb en passant par le Proche-Orient, a développé un genre particulier de traités d'astronomie populaire dans lesquels sont enregistrés les couchers acronyques et les levers héliques d'un certain nombre d'astérismes. Or, indépendamment du calendrier que cela finit par déterminer, certains mouvements de ces astérismes ont été mis en rapport avec des phénomènes météorologiques, la causalité remplaçant la coïncidence.

Le but de cette communication est de déterminer si les différents auteurs de ces traités ont recopié cette matière comme un sujet littéraire ou s'ils l'ont adaptée aux réalités de leur lieu d'observation.

10h00 M. François DELPECH, directeur de recherche émérite au CNRS : **Salomon tempestaire et les démons embouteillés : maîtrise magique des vents et stratégie eschatologique**

Depuis les premiers siècles de notre ère, toute une série de légendes, notamment proche-orientales, associe Salomon à une magie tempestaire « éolienne » consistant principalement à enfermer les démons des vents mauvais (entre autres maux) dans des sacs, des jarres ou des bouteilles. Des traditions gnostiques égyptiennes au folklore rabbinique, aux contes arabes et aux grimoires de la Renaissance, ce mythème récurrent opère la jonction entre fiction folklorique, magie opératoire et croyance météorologique sur la dynamique des souffles. Ce cycle de représentations prend occasionnellement un tour eschatologique lorsque le thème de la réclusion et de la libération des forces du Mal est mobilisé pour rendre compte d'une transition historique majeure telle que la construc-

tion du temple ou la conquête omeyyade de l'Occident.

10h30 M. Jean-Pierre MAHÉ, membre de l'AIBL, président de la Société asiatique : **Tapis à dragons et mythes arméniens de l'orage**

La bordure est l'un des traits qui révèlent la signification cosmologique des tapis arméniens. En effet, l'univers se dit en arménien *tiezerk*, c'est-à-dire la « grande bordure ». Une bordure analogue se rencontre aussi sur les stèles marquées d'une croix (*khatchkar*) et sur les miniatures représentant le paradis. Le motif central des tapis à dragons représente un motif rayonnant entouré de serpents stylisés. La bordure permet de situer ce motif dans l'immensité du ciel.

C'est une allusion à un mythe de l'orage attesté dans les montagnes arméniennes dès l'époque d'Ourartou. Chaque jour d'été, la différence de température entre les vallées et les versants montagneux provoque en fin d'après-midi un vent violent qui dure jusqu'à l'aube. On dit alors qu'un dragon est enlevé. À l'époque ourartienne, on supposait que le dieu Teïcheba, pour empêcher l'assèchement de la terre, entraînait vers le ciel le monstre qui était en train d'épuiser l'eau des rivières. Il le brûlait dans le cratère des volcans ou dans le feu du soleil.

À l'époque arménienne, cet exploit était attribué au dieu Vahagn, « Cueilleur de dragons ». En se débattant, le monstre provoquait des ouragans. Le dieu le découpait avec son épée d'éclairs. On entendait alors des grondements de tonnerre, et l'eau, avalée par le dragon, retombait en pluie sur la terre. Cette scène stylisée se retrouve globalement, ou par épisodes distincts, sur les tapis actuellement conservés, datant au plus tôt de la fin du XVIII^e siècle, mais reproduisant des motifs fort anciens.

11h00 Pause café

Vendredi 31 janvier / 11h15-12h15

Séance sous la présidence de M.
Jean-Pierre MAHE, membre de l'AIBL,
président de la Société asiatique

11h15 M. Jean-Louis BACQUÉ-GRAMMONT, directeur de recherche émérite au CNRS : **Le bézoard et ses effets météorologiques dans quelques récits turcs**

Le bézoard – du persan *pānzahr*, « antidote » – est une concrétion formée dans l'estomac ou les reins de divers ovidés et capridée. Associé aux formules magiques qu'il implique, il est réputé en Haute-Asie pour exercer certains effets, surtout sur les conditions météorologiques, comme l'indiquent de nombreuses sources. Nous proposons d'examiner quelques-unes de celles-ci, en particulier ce qu'en disent le souverain mémorialiste timouride Bâbur (1483-1530) et le fameux voyageur ottoman Evliyâ Çelebî (1611-1684)

11h45 M^{me} Manonmani FILLIOZAT-RESTIF, conservateur du patrimoine aux archives départementales de la Marne : **Le temps de la navigation des Compagnies françaises des Indes orientales**

La navigation dans l'océan Indien et la mer de Chine est soumise à l'alternance semestrielle des moussons. Les Compagnies des Indes successives, plus soucieuses de régularité et de sécurité des voyages que de vitesse, y prêtaient une attention toute particulière et un calendrier très précis des partances de navires était établi. Toute la vie du port de Lorient était ainsi assu-

jettie à ce rythme saisonnier des départs et arrivées. Deux approches sont possibles et peuvent être mises en parallèle : les principes généraux étaient connus depuis les voyages portugais et dans les années 1660 les premiers navires français possédaient des informations hollandaises et anglaises. Mais les recherches faites au XVIII^e siècle permirent d'affiner ces connaissances. Les explorations du chevalier de Grenier vers 1770 et les informations présentées par Jean-Baptiste d'Après de Manneville dans le *Neptune oriental* en 1775 pourront être présentées. À cette approche théorique il faut opposer les données fournies par les journaux de bord et la correspondance des directeurs du port de Lorient. Le dépouillement exhaustif des journaux de bord conservés aux Archives nationales a permis au professeur Philippe Haudrière de dresser des tableaux statistiques des départs de navires de la seconde Compagnie des Indes entre 1720 et 1770. Ils pourront être comparés aux données très lacunaires conservées pour la première Compagnie des Indes entre 1660 et 1715. Si la plupart des voyages respectaient le calendrier de navigation établi par l'expérience, certains étaient cependant soumis aux aléas de la météorologie (tempêtes ou calmes imprévus) ou de la situation politique (les intérêts stratégiques prédominaient).

De g. à d. :

- Jean-Baptiste MAUZAISSE (1784-1844).

Le Temps montrant les ruines qu'il amène et les chefs d'oeuvre qu'il laisse ensuite à découvrir (1822) ;

- Typhon à Hong Kong, le 13 août 2005.



Vendredi 31 janvier / 15h30-17h00

Séance de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres sous la présidence de M. Roland RECHT, président de l'AIBL

M. Jean HAUDRY, directeur d'études à l'EPHE : **Les origines de la conception indienne des âges du monde**, sous le patronage de M. Pierre-Sylvain FILLIOZAT, membre de l'AIBL Héritière de la tradition indo-européenne, l'Inde établit une homologie entre les divers cycles temporels. Comme le jour et l'année, le mois comporte une phase ascendante dite quinzaine claire et une phase descendante dite quinzaine sombre ; la lune noire correspond à la nuit quotidienne. Seule s'est éliminée la notion de « nuit annuelle » dont le Rgveda conserve la trace, sinon le souvenir, avec les douze jours de sommeil des Rbhavas chez Agohya « celui qui ne doit pas rester caché ».

La notion de « cycle cosmique » apparaît tardivement dans les textes, mais deux parallèles connus plaident en faveur d'un héritage : le passage des Travaux d'Hésiode consacré aux « âges du monde » et la *Vision de la Voyante* eddique. Dans les trois cas, le cycle se réduit à sa partie descendante. Mais faisant écho au mythe du *Politique* de Platon, deux autres parallèles méconnus, l'un iranien, l'autre scandinave, se fondent également sur sa partie ascendante. Enfin, un passage du *Mahābhārata*, XII, 69, montre que le cycle cosmique n'est pas conçu comme une fatalité.

M. Dominic GOODALL, directeur d'études à l'EFEO : **Quelques remarques sur les saisons dans la poésie sanscrite du Cambodge et de l'Inde**, sous le patronage de M. Pierre-Sylvain FILLIOZAT, membre de l'AIBL

Le raffinement et la beauté des inscriptions du Cambodge sont célèbres et on pourrait s'attendre à y retrouver toutes les conventions de la poésie indienne. Mais on constate des absences surprenantes : certains mètres populaires, par exemple, ne sont employés nulle part dans la poésie sanscrite khmère. Dans cette intervention, il s'agira d'explorer certains *topoi* qui sont probablement liés aux particularités du climat ou du calendrier

du nord de l'Inde et de voir si et à jusqu'à quel point ces conventions ont été adoptées par les poètes khmers. La notion, par exemple, selon laquelle l'automne est la saison des campagnes militaires le fut tôt, certainement sous l'influence du quatrième chapitre du *Raghuvamśa*, mais le froid et l'hiver, pourtant assez souvent évoqués dans la poésie tamoule, n'y figurent presque jamais. L'absence de certains sujets poétiques s'explique, en partie, par les différences de climat, mais en partie aussi par le choix des genres disponibles : au Cambodge, seule la poésie royale, avec ses préoccupations religieuses et martiales, a été conservée, hélas !

M. Pierre-Sylvain FILLIOZAT, membre de l'AIBL, vice-président de la Société asiatique : **Le temps des brâhmanes**

Toute vie religieuse implique l'observance d'un calendrier de pratiques. Il y a une vie rituelle pratiquée au foyer, une autre pratiquée dans un temple extérieur à la maison en commun avec d'autres fidèles. Toutes deux sont codifiées et proposent de riches calendriers. Le brâhmane lettré, expert en *jyotiṣa*, a son calendrier des rites et en est l'artisan. On citera le cas du brâhmane Nambudiri du Kerala qui, à son réveil chaque matin, pour fixer avec la plus grande exactitude l'horaire de sa journée, se fait un devoir de calculer la date sous la forme du nombre de jours depuis le début de l'âge Kali, la longitude des neuf « planètes » (*graha*), à partir de formules numériques appelées *vākya*, 248 pour la Lune. On présentera le calendrier des fêtes religieuses de l'année du temple viṣṇuite de la communauté Śrīvaiṣṇava, tel qu'il est attesté au XVI^e siècle à Hampi-Vijayanagar. Notant que nombre de ces fêtes et de leurs caractéristiques sont encore célébrées de nos jours, on présentera le déroulement de plusieurs d'entre elles observées dans le temple de Śvetavāraha à Mysore dans le sud de l'Inde.